

## Compte rendu

Frederick M. Reiner, *Interpretatio: Language and Translation from Cicero to Tytler*, Amsterdam/Atlanta: Rodopi, 1989. 367 p.  
[Approaches to Translation Studies, No. 8]

L'ouvrage de F. M. Reiner devrait marquer une date dans les travaux consacrés à l'histoire de la traduction occidentale : pour la première fois s'y trouve analysé, et *révélé* au sens fort du terme, la totalité du soubassement culturel et langagier sur lequel a reposé la pratique traduisante de l'époque romaine à l'âge des Lumières. Reiner nous montre qu'il a existé une *tradition-de-la-traduction* pendant près de six siècles, fondée sur ces «savoirs» de la langue qu'étaient la Grammaire et la Rhétorique. Son ouvrage s'achève avec l'auteur qui, symboliquement, signifie à la fois l'ébranlement en profondeur de ces «savoirs» et la naissance d'un nouveau «concept» de la traduction : Humboldt. C'est en effet au sein de la culture romantique et classique allemande qu'apparaît ce «concept», comme j'ai essayé de le montrer dans mon livre *L'épreuve de l'Étranger* (Paris : Gallimard, 1984).

Avec une rigueur en tous points admirable, l'auteur reconstitue archéologiquement (et ce mot, chez lui, n'est pas une vague métaphore) l'univers culturel et langagier dans lequel s'est effectué l'acte de traduire aussi longtemps qu'il a existé quelque chose comme une «tradition» en Occident. Cette reconstitution inclut l'élucidation patiente de toute la «terminologie» qui entourait le travail des traducteurs, terminologie fort précise dont Reiner nous livre les clefs. Par là, il rend pour la première fois *lisibles* les textes anciens sur la traduction et, corrélativement, les traductions elles-mêmes. Des mots aujourd'hui usés comme «pureté», «clarté», «propriété», etc. deviennent ainsi signifiants pour nous dans leur signifiante d'origine.

Reiner nous apprend que le traduire – malgré les apparences – a fait l'objet pendant des siècles d'un consensus profond en Occident. Il nous apprend aussi qu'il a existé toute une lignée de traités sur la traduction à partir de la Renaissance. Des figures jusqu'ici mal éclairées comme Brunet et Huet apparaissent enfin en pleine lumière. Rome – berceau de la traduction occidentale – est minutieusement analysée : Reiner, ici, ne se contente pas de citer

les sempiternels textes de Cicéron ou de Saint-Jérôme; il reconstitue toute «l'épistémè» traductive de la Romanité.

Impossible de résumer un ouvrage aussi riche, à l'architecture au demeurant lumineuse. Il faut le lire, pénétrer avec lui l'édifice de la traduction traditionnelle. Ce faisant, nous nous (ré)approprions notre propre tradition. Permettre cela, seule le peut la grande historiographie, et l'ouvrage de Rener appartient à la classe des grands livres historiographiques.

L'auteur est sévère pour les historiens de la traduction. Il a raison : à des rares exceptions près, tout ce qu'on a écrit dans ce domaine reste naïf, ignorant, anachronique, partiel, méthodologiquement fruste et, le plus souvent, totalement étranger à «l'objet» étudié. En fait, si l'on veut comprendre quoi que ce soit à la traduction occidentale, il faut commencer par lire Rener. Ce qui, en outre, est fort agréable, car son ouvrage est écrit dans une langue d'une limpide logicité, sans nul galimatias. La construction même du livre est un chef-d'oeuvre d'architectonique. À la fin de chaque grand chapitre, Rener propose une brève synthèse qui permet au lecteur de savoir «où il en est». Ce souci de guider le lecteur est lui-même assez rare, et il faut en savoir gré à l'auteur.

Comme toute oeuvre essentielle, celle de Rener invite à poser des questions de fonds. Je poserai ici – par désir de dialogue – l'une de ces questions, qui est sans doute la principale. Si – sans aucune discussion possible – Rener nous apprend qu'a existé, de Rome aux Lumières, une tradition de traduction *d'un seul tenant*, il est vrai aussi que cette tradition n'est pas restée immobile; qu'à chaque grande époque après sa fondation, sont apparues des figures déterminées du traduire, comme la «translation» médiévale, la «traductio» (Bruni) de la Renaissance, les «belles infidèles» du XVII<sup>e</sup> siècle. Si ces figures, en un sens, ne sont que des variantes de l'«interpretatio», en un autre sens, elles ont chacune leur déterminité. Et on peut donc les étudier pour elles-mêmes. Attaché à reconstituer le continuum de la tradition de la traduction, le livre de Rener ne pouvait pas faire apparaître ces figures historiques dans leur spécificité. Cela vaut surtout pour la Renaissance et le concept de traduction forgé par Bruni, qui se distingue nettement de la «translation» médiévale. Ceci n'est pas une critique : car c'est seulement lorsqu'on a dégagé la grande architecture synchronique dont parle Rener qu'on peut commencer à prendre en vue les figures

diachroniques de la traduction occidentale. On peut penser qu'à l'étude du continuum si magistralement – et, pour les grands traits, définitivement – menée par l'auteur peut maintenant s'ajouter une étude des époques de notre tradition traductive, jusqu'à la grande rupture de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il me reste à souhaiter, en tant que lecteur français, que le livre de F. M. Renier soit très vite traduit dans notre langue, et soit partout considéré comme ce qu'il est : une très grande oeuvre sur la traduction. Et j'invite les lecteurs de *Target* à s'exposer sans tarder à sa vive clarté.

---

Source : Antoine Berman, *Target*, Vol. 3, No. 2, 1991, p. 247-249.